Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 10 (1902)

Heft: 37

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

Encore la discussion avec les théologiens romanistes [1].

Mon correspondant insiste sur sa précédente lettre et réplique ainsi à la mienne :

« Sans aucun doute, vous avez raison de ne pas vouloir perdre votre temps avec les théologiens fanatiques et ignorants, qui, je le reconnais, forment la majorité parmi ceux qui écrivent en France. Mais vous devez reconnaître aussi qu'il en est d'autres, et assez nombreux, qui sont instruits et qui luttent courageusement pour la vérité. Vous avez vous-même, dans votre honorable *Revue,* rendu compte, et élogieusement, de plusieurs ouvrages des abbés Batiffol, Duchesne, Guthlin, Houtin, Loisy, Margival, Piat, Turmel, etc., ainsi que des Pères Mandonnet, Quentin, etc. C'est avec eux que je voudrais voir votre *Revue* entrer en discussion, et je reste persuadé qu'il en résulterait, dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, le plus grand bien pour la cause de la vérité chrétienne, ainsi que pour une quantité de laïques qui se préoccupent de toutes ces questions et qui auraient besoin d'être renseignés aussi exactement que possible. Agréez, etc. »

Je remercie vivement mon honorable correspondant de sa nouvelle lettre et de sa nouvelle prière. Je l'assure sincèrement que, si la réalisation de son désir ne tenait qu'aux collaborateurs de la *Revue,* il serait entièrement satisfait. Toutefois, qu'il veuille bien me permettre de lui exprimer encore quelques doutes et quelques appréhensions. Aux observations que j'ai déjà publiées, à plusieurs reprises, dans la *Revue,* sur ce sujet, et qui lui ont sans doute échappé, je ne peux qu'ajouter celles-ci :

Certainement, il existe actuellement, dans l'Eglise catholique-romaine de France, une phalange d'ecclésiastiques travail-

[1]) Voir la précédente livraison, p. 773-783.

leurs et instruits, auxquels je me fais un devoir de rendre toute la justice qui leur est due. Non seulement ils ont du talent, ils ont encore, ce qui vaut mieux, un certain courage, qu'on ne saurait assez louer, étant donné l'engrenage dans lequel ils veulent rester pris. Plusieurs d'entre eux ont été et sont encore l'objet de suspicions et de tracasseries douloureuses; je le sais et je les plains sincèrement.

Mais c'est *un fait* que la plupart des écrivains de cette école, école qui veut à la fois maintenir son titre de catholique-*romaine* et faire profession de science et de critique, n'exercent leur talent et leur activité que dans des questions d'histoire et de littérature, *à l'exclusion du dogme.* Remarquez cette exclusion ; elle est très significative. Je m'explique : je la trouve injurieuse pour le dogme, pour la science et pour l'Eglise romaine elle-même ; dès lors elle est inacceptable.

Les théologiens en question diront que, s'ils ne veulent pas discuter leur dogme, c'est précisément pour le glorifier en montrant qu'ils le tiennent pour indiscutable. Pur sophisme : car on peut discuter d'une chose qu'on voit, non pour la rendre incertaine, mais pour la rendre plus claire et pour la faire voir à ceux qui ne la voient pas. C'est ce qui arrive tous les jours entre gens fort honorables, et à propos de tout, même de ce qui est certain. Pourquoi soustraire les dogmes romains à cette nécessité de l'esprit humain ? Lorsqu'on est bien convaincu que la transsubstantiation romaine, la confession auriculaire romaine, le purgatoire romain, l'enfer romain, etc., sont des dogmes, des vérités divines, on n'a pas peur, croyez-moi, de montrer comment ce sont des dogmes, et de les soumettre à l'analyse à laquelle toutes les vérités sont soumises. Je le répète, le refus de faire cette démonstration au grand jour est injurieux pour ces dogmes. J'ajoute qu'il est injurieux pour la science et pour la réputation scientifique des théologiens susdits. Eh quoi ! ils se piquent de science et de critique, et ils ne veulent pas que l'on examine les fondements de leur science, les motifs de crédibilité et de foi sur lesquels reposent leur Eglise et leur dogmatique ! Tous les jours ils disent : *Rationabile obsequium... scio cui credidi... omnia probate...,* et ils refusent de justifier ce qu'ils croient, comme s'ils doutaient de leurs documents, de leurs méthodes, de leurs procédés dits scientifiques, de leur critique même ! Ne voient-

ils donc pas qu'ils rendent suspecte leur Eglise, en faisant croire au monde savant que ses dogmes ne sont pas de force à passer indemnes par le creuset de la vraie critique ?

Donc, déjà à ce premier point de vue, les théologiens romanistes ont tort. Mais ce qui est plus grave encore et plus compromettant pour eux, c'est que la distinction qu'ils font pour tâcher de soustraire leurs dogmes à la critique, n'est pas fondée. Ils veulent bien discuter, disent-ils, les documents théologiques et les faits, mais non les dogmes. C'est une impasse. Car les vrais dogmes sont avant tout des faits, et ils appartiennent avant tout à l'histoire, en ce sens que, pour être de vrais dogmes, ils doivent avoir été, *de fait,* enseignés par J.-C. à son Eglise, et ils doivent avoir été, *de fait,* crus, comme tels, partout, toujours et par toutes les Eglises apostoliques. C'est là le vrai critérium catholique ; ils ne sauraient le récuser. Or ne voient-ils pas que c'est là une question d'histoire et de littérature religieuses ? Ne voient-ils pas qu'ils doivent constater *historiquement* que J.-C. a bien réellement enseigné, et que son Eglise a bien réellement cru, toujours et partout, par exemple que l'évêque de Rome est infaillible, que les paroles dites à Pierre par J.-C. : *Je te donnerai les clefs..., Pais mes agneaux,* etc., signifient en bonne exégèse et en bonne philologie, que le pape de Rome est infaillible, et que ces textes ont toujours été interprétés dans ce sens par tous les Pères et par tous les docteurs orthodoxes ? C'est là, évidemment, une question de fait ; et si les théologiens romanistes veulent réellement faire de la « science historique », ils doivent donc consentir à analyser leurs dogmes. Et ce que je dis de leur prétendu dogme de l'infaillibilité papale, doit être dit aussi des prétendus dogmes de la transsubstantiation romaine, de la confession auriculaire romaine, du purgatoire romain, des indulgences romaines, de l'enfer romain, etc.

Je vais plus loin, et je dis que l'histoire de leurs *dogmes* est absolument de la même nature que l'histoire de leurs *controverses en matière d'histoire et de littérature religieuses,* et que, par conséquent, s'ils peuvent discuter celles-ci, ils doivent pouvoir aussi discuter ceux-là. Par exemple, M. l'abbé Houtin a publié un ouvrage sur « la controverse de l'apostolicité des Eglises de France au XIXe siècle » [1]). Il a montré, sur cette

[1]) Voir la *Revue* d'octobre 1901, p. 814-818.

question, les deux écoles aux prises : l'école légendaire, qui soutient l'apostolicité et qui va même (dans certains de ses maîtres) jusqu'à présenter cette apostolicité comme un dogme ; et l'école historique, qui la nie formellement. Il a montré comment, et d'après quels raisonnements erronés, cette légende de l'apostolicité a pris naissance, comment elle s'est développée, comment elle a été combattue et réfutée, et comment, malgré sa défaite dans la petite phalange des théologiens savants, elle triomphe, de fait, dans la majorité du clergé et dans les masses des fidèles de l'Eglise romaine. Exemple frappant, vivant, contemporain, palpable, de la façon dont *se font* les « vérités romaines », les « certitudes romaines », les « dogmes romains ».

C'est ainsi que *se sont faits* les dogmes de l'infaillibilité papale, de la transsubstantiation romaine, du purgatoire romain, de l'enfer romain, etc. Et ce n'est pas difficile à démontrer historiquement. Cette démonstration est même déjà faite ; elle fait partie de l'histoire. Si les théologiens romanistes qui admettent la discussion des matières historiques, croient que nous nous trompons, certes l'occasion est belle pour eux de contrôler nos textes, nos documents, nos arguments, nos procédés, et de prouver, s'ils le peuvent, que nous sommes dans l'erreur et eux dans la vérité *historique*. Nous les convions courtoisement, de nouveau, à ce débat : ils ont de nombreuses *Revues ;* qu'ils y publient leurs thèses, et nous les communiquent ; nous nous ferons un plaisir de leur communiquer les nôtres ; le public savant et toutes les Eglises jugeront.

En attendant, qu'ils veuillent bien considérer, à propos de la seule question de la transsubstantiation, que ce mot n'a jamais été connu de l'Eglise catholique des huit premiers siècles ; que le neuvième siècle même l'a ignoré ; qu'au neuvième siècle Paschase Radbert a commencé la légende, et qu'il a été suivi par quelques mystiques ignorants et grossiers; que les théologiens les plus réputés l'ont combattu et réfuté ; que, néanmoins, l'école légendaire l'a emporté, dès le onzième siècle, aux yeux de Rome ; qu'elle a ajouté ensuite à la première explication légendaire de nouvelles explications plus légendaires encore, au treizième siècle et plus tard ; que le concile de Trente, faussement œcuménique, a sanctionné et défini ce faux dogme ; et qu'ainsi ce qui n'existait pas dans l'Eglise primitive, ce qui y était même une erreur toute

capharnaïte, est devenu finalement, au XVIe siècle, un dogme auquel les théologiens « savants » et « critiques » de l'Eglise romaine actuelle n'osent plus toucher. C'est la science et la critique des yeux fermés, autrement dit de la foi aveugle et de l'obéissance passive. Je le leur demande, est-ce de la vraie science et de la vraie critique ? M. l'abbé Duchesne lui-même fait-il de la vraie science et de la vraie critique, lorsque, quittant son impartialité habituelle et voulant à tout prix sauver le nouveau dogme de l'infaillibilité papale, il traduit les mots: *Ecclesia principalis* par *Eglise souveraine,* comme si *principal* et *souverain* étaient synonymes !

Les adversaires actuels de la légende de l'apostolicité des Eglises de France, en reprenant la thèse historique des Launoy, des Baillet, des Tillemont, des Fleury, des Ellies Dupin, etc., sont traités par leurs adversaires de *jansénistes,* de *protestants,* de *rationalistes,* de *naturalistes,* etc. Ils protestent contre ces « injures dévotes », et ils ont raison. Mais qu'ils veuillent bien remarquer, toutefois, qu'ils jouent, dans cette question particulière, le même rôle que les jansénistes — pour ne citer que ceux-là — ont joué autrefois dans d'autres questions ; que les jansénistes, en voulant rester fidèles à l'antiquité chrétienne et à ce qu'ils croyaient être la vérité historique, n'étaient pas plus coupables qu'eux ; que les jansénistes ont été persécutés, noircis, calomniés par leurs opposants, comme les adversaires actuels de la légende et du mensonge le sont par leurs opposants, qui sont les mêmes, au fond, que ceux du XVIIe siècle, du XVIe, du XIIIe, du XIe et du IXe. C'est toujours la même chose, toujours le même esprit, toujours la même lutte de la vérité contre l'erreur, du fait exact contre le mensonge légendaire, de la vraie foi et de la vraie science contre la superstition. Sous peu (car les choses vont plus vite aujourd'hui qu'autrefois), l'apostolicité des Eglises du monde romain sera un dogme romain comme les autres dogmes romains ; et les Duchesne, les de Meissas, les d'Ozouville, les Chevalier, les Houtin et autres, ne seront plus que les dénicheurs de Saints du XIXe siècle, les nouveaux Launoy, les nouveaux Baillet, misérables jansénistes qui se croyaient savants, que leur orgueil a perdus *(scientia inflat),* et qui, sous le nom de critique, propageaient l'hérésie ! Et les bonnes âmes, en lisant leurs noms, se signeront de pitié, d'effroi et de haine ! C'est ainsi que *se*

fait l'histoire dans l'Eglise romaine ; et je le répète, nous en avons de nombreuses preuves sous les yeux. Comment ceux qui se piquent de critique, ne les voient-ils pas ? Et s'ils les voient, comment leur amour de la vérité ne les indigne-t-il pas et ne les révolte-t-il pas ? Comment ces fils du catholicisme (puisqu'ils veulent être catholiques) ne secouent-ils pas la poussière de leurs chaussures contre cette Rome qui, à chaque siècle, perpètre de nouvelles prévarications, définit de nouvelles erreurs et tue les prophètes de la vérité ?

Il est donc clair qu'en refusant de discuter leurs dogmes et en consentant à discuter les questions historiques et littéraires, les romanistes dont il s'agit semblent croire que leurs dogmes ne sont pas des questions d'histoire et de littérature religieuses, et qu'en cela ils se trompent gravement. Il est certain que leurs dogmes sont accusés de n'être, historiquement, que des altérations du vrai catholicisme, de pures légendes, de purs mensonges. Ils doivent donc, malgré leur distinction erronée et qui ne trompe personne, les examiner et les discuter scientifiquement.

Qu'ils le veuillent ou non, leur prétendue prudence ne trompe personne ; elle est simplement un aveu d'impuissance, une crainte de faire tomber le château de cartes en y touchant. S'ils me trouvent trop sévère dans mon appréciation, qu'ils lisent la critique publiée par M. A. Molinier, dans le *Siècle* du 2 novembre dernier, au sujet du livre du P. Delaporte : « La chrétienté, philosophie catholique de l'histoire moderne. » Selon M. Molinier, les quelques prêtres catholiques-romains qui publient des travaux sur les origines du christianisme dans les Gaules et sur la formation de la littérature hagiographique au moyen âge, ne sont « qu'une façade brillante ; et on se tromperait fort en croyant que le goût de la science pure a gagné tous les membres du clergé français. Non seulement les travaux de cette élite sont mal vus du monde clérical et des administrations diocésaines, non seulement on traite trop souvent ces courageux écrivains en parias dangereux, mais encore il se publie journellement en France et dans les pays voisins une foule d'ouvrages, prouvant à quel point la masse du clergé catholique est restée sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, hostile aux idées modernes. »

Et l'auteur démontre son assertion en faisant un examen détaillé de l'ouvrage du P. Delaporte, en analysant cette prétendue «philosophie catholique de l'histoire moderne»; philosophie qui consiste à réclamer pour la papauté tous les droits, tous les privilèges, à imposer aux Etats le devoir de se soumettre à cette papauté, sous prétexte « que les rationalistes sont idiots; que quiconque s'oppose aux prétentions de l'Eglise (lire *papauté*) est un démoniaque; que le monde est actuellement au pouvoir de la franc-maçonnerie et de la juiverie cosmopolites », etc.

Et M. Molinier termine ainsi: « Tel est le livre qu'un prêtre ultramontain peut encore écrire au début du vingtième siècle; voilà la philosophie et l'histoire qu'on enseigne dans certaines maisons religieuses. Si pareils esprits étaient encore capables de raisonnement, on pourrait leur faire remarquer qu'ils n'ont aucun sens de la réalité des choses, qu'ils ne savent même pas regarder autour d'eux. Partout, les peuples restés ultramontains et cléricaux sont en décadence, au point de vue moral comme matériel. Le paysan de la Calabre et de la Romagne est catholique fervent, mais qui oserait le comparer au paysan suisse, anglais ou norvégien? On pourrait mesurer l'énergie morale et la force matérielle d'un peuple à la quantité de cléricalisme qu'il a su expulser; et partout où la curie romaine a triomphé, ce triomphe a été suivi de la mort et de la décomposition. »

Telle est la mentalité papiste, prise sur le fait. C'est navrant.

Une autre preuve, très caractéristique, en a été donnée récemment par Monsignor Kannengiesser, dans les attaques qu'il a dirigées contre les Facultés de théologie: il ne veut pas de la science indépendante. Toute science qui n'admet pas l'infaillibilité papale, ne peut pas, à ses yeux, être de la science! Non seulement il condamne les théologiens anciens-catholiques sans discuter leurs œuvres, mais il condamne aussi en elles-mêmes les Facultés de théologie qui font partie des universités et qui enseignent au grand jour, à côté des autres Facultés. N'est-ce pas péremptoire, surtout si l'on considère que le pape, pour récompenser l'auteur de cette thèse insensée, lui a conféré le titre de *Monsignor*? Léon XIII a quelquefois l'humeur gaie.

Nous n'en maintenons pas moins notre proposition de discuter à fond la valeur des dogmes romains et les arguments de leurs défenseurs

Donc notre correspondant reconnaîtra, je l'espère, notre bonne volonté et notre sincère désir de travailler à l'éclaircissement des questions qui paraissent obscures. Loin de fuir la discussion, nous l'appelons ; nous n'exigeons qu'une chose, c'est qu'elle soit *objective, vraiment historique* et *scientifique, courtoise* et *loyale*. Est-ce réellement trop demander ?

E. Michaud.